

Mahalia Jackson

Mahalia Jackson a intégré au message traditionnel de l'Eglise baptiste la ferveur des congrégations sanctifiées et le rythme propre au blues. L'ampleur de sa popularité aura permis au gospel de connaître un succès comparable à celui de la chanson populaire.



Noirs, musique et religion



▲ A la fin du XIX^e siècle, les Fisk Jubilee Singers ont fait connaître au monde toute la richesse des spirituals.

► Une église de campagne au cœur de l'Alabama.

Race et religion aux Etats-Unis

De l'avis général, l'heure de la messe dominicale est le moment le plus ségrégationniste aux Etats-Unis. On pourrait pourtant croire cette heure propice à une meilleure fraternité entre les citoyens de cette grande démocratie. Il n'en est rien : qu'ils soient catholiques, baptistes, pentecôtistes ou méthodistes, Noirs et Blancs se réunissent dans des lieux de culte séparés, comme si leurs prières ne pouvaient se mélanger au regard d'un Créateur qui prône pourtant l'égalité entre tous. Il semble d'ailleurs que la ségrégation n'ait fait que se renforcer avec l'Histoire.

Les premières Eglises noires

Au tout début de la colonisation, l'évangélisation s'est faite de façon inégale. Dans le Sud, les esclaves



► Le révérend John Jasper, prédicateur noir de Virginie.



étaient rarement reconnus comme des êtres humains à part entière ; ainsi toute pratique religieuse leur était déniée. La révolution américaine modifia cet ordre des choses. Au siècle des Lumières, les intellectuels n'étaient plus aussi catégoriques sur le statut des Noirs. Beaucoup pensaient même qu'il était nécessaire de leur enseigner la vérité du Christ pour sauver leur âme.

Au fur et à mesure que le christianisme s'étendait aux populations d'origine africaine, la présence de Noirs au sein des congrégations créa des tensions de plus en plus fortes. A la suite d'un incident raciste, deux fidèles noirs de Philadelphie fondèrent leurs propres congrégations en 1787. Absalom Jones et Richard Allen vont donner naissance à, respectivement, l'African Episcopal Church et à l'African

Methodist Episcopal Church – aujourd'hui encore l'une des Eglises les plus puissantes de l'Amérique noire.

Baptistes, méthodistes et sanctifiés

L'Amérique ayant longtemps servi de refuge à des sujets britanniques pourchassés pour leurs opinions religieuses, on ne s'étonnera pas qu'elle ait vu éclore nombre de dénominations et de sectes. Les plus influentes sont les Eglises méthodiste, baptiste, presbytérienne et catholique. Si l'impact des deux dernières aura été faible auprès des Noirs, la petite bourgeoisie noire sera en revanche attirée par le méthodisme ; les populations plus modestes, les esclaves notamment, optant pour le baptisme.

La fin de la guerre de Sécession sera l'amorce de profonds bouleversements, y compris dans le domaine de la religion.

L'histoire du peuple noir américain est intimement mêlée à celle du christianisme dans le Nouveau Monde. Au sein de congrégations qui leur sont propres, les Noirs ont su créer une pratique musicale emblématique.



◀ Un baptême collectif dans le Sud, au sein de la communauté baptiste.

▼ La sortie d'un office dans les Etats du Sud.

Dans le Sud, le révérend Charles Mason entre en dissidence en 1897 et fonde à Memphis la Church Of God In Christ, qui se rattache aux mouvements

sanctifiés pentecôtistes. On y pratique un culte débridé, fondé sur la possession par l'Esprit-Saint, qui aura sur la musique une grande influence.



Spirituals et gospels

Les esclaves se contentèrent dans un premier temps de chanter le Seigneur aux côtés de leurs maîtres. La création d'Eglises noires a permis que leur pratique vocale évolue, tant mélodiquement que par le choix de leur répertoire. Au sein de ces congrégations, on appréciait tout particulièrement les hymnes du Dr Isaac Watts comme ceux des frères Wesley, dont le langage très simple était accessible à tous.

La pratique des *camp meetings* – rassemblements de masse très prisés au XIX^e siècle – donna alors naissance aux spirituals, plus marqués encore par les mélismes et les syncopes africaines, qui joueront un rôle d'une grande importance dans le développement des thèses



abolitionnistes – la Terre promise figurant la liberté dans le Nord. Enfin, le gospel noir fit son apparition au tournant du siècle, porté par les mouvements sanctifiés. Alors que les baptistes ont toujours conservé une certaine retenue, les pentecôtistes encouragèrent l'usage des instruments et la participation la plus active des fidèles : cris, battements de mains et de pieds... Une pratique que Mahalia Jackson popularisera.

◀ Le Dr Isaac Watts, dont les compositions musicales ont été largement reprises par les chanteurs noirs de spirituals.



- 1911** Mahalia naît le 26 octobre à La Nouvelle-Orléans.
- 1915** Alors qu'elle n'a que 4 ans, Mahalia entre dans la chorale de son église. La même année, sa mère disparaît et elle est élevée par sa tante « Duke ».
- 1927** Arrivée à Chicago chez une autre de ses tantes. Elle commence par travailler comme femme de ménage.
- 1928** Mahalia rencontre pour la première fois le révérend Dorsey, le « père du gospel moderne ».
- 1937** Premiers enregistrements pour la firme Decca. Elle innove en mariant l'orgue et le gospel.
- 1946** Au lendemain d'un concert à New York, le label Apollo de Bess Berman propose un contrat à Mahalia.
- 1948** Succès considérable de *Move On Up a Little Higher*. Mahalia devient une star de renommée internationale.
- 1952** Après avoir reçu de la France le Grand Prix du disque en 1950, Mahalia effectue sa première tournée européenne. A Paris comme à Londres, sa voix triomphe.
- 1954** La reine du gospel grave de nombreux albums pour la Columbia et anime une émission sur le réseau CBS.
- 1958** Apparition remarquée au Festival de Newport.
- 1961** Mahalia est invitée à chanter à la Maison-Blanche à l'occasion de l'investiture du président Kennedy.
- 1963** Lors de la marche sur Washington, Mahalia chante *I've Been 'Buked* avant que Martin Luther King ne prononce l'un de ses plus célèbres discours.
- 1968** Mahalia a le triste privilège d'interpréter un hymne du révérend Dorsey lors des obsèques du pasteur King, le 9 avril.
- 1972** Elle s'éteint le 27 janvier. Chicago et La Nouvelle-Orléans lui font des funérailles grandioses.

Un symbole d'intégrité

Qu'elle ait chanté pour le public des ghettos ou pour les souverains du Danemark, son but est toujours resté le même : servir humblement le Seigneur.

Lorsque Mahalia, jeune adolescente de 16 ans, descend du train à la gare centrale de Chicago, par une froide journée de novembre 1927, elle est loin de se douter du sort que le destin lui réserve. Tout laisse penser qu'elle deviendra employée de maison ou ouvrière dans un atelier de confection comme l'immense majorité de ses semblables. Comment entrevoir le rôle considérable qu'elle va jouer dans le développement et l'évolution du gospel – une musique qu'elle sera amenée à chanter pour tous les grands de la planète ?

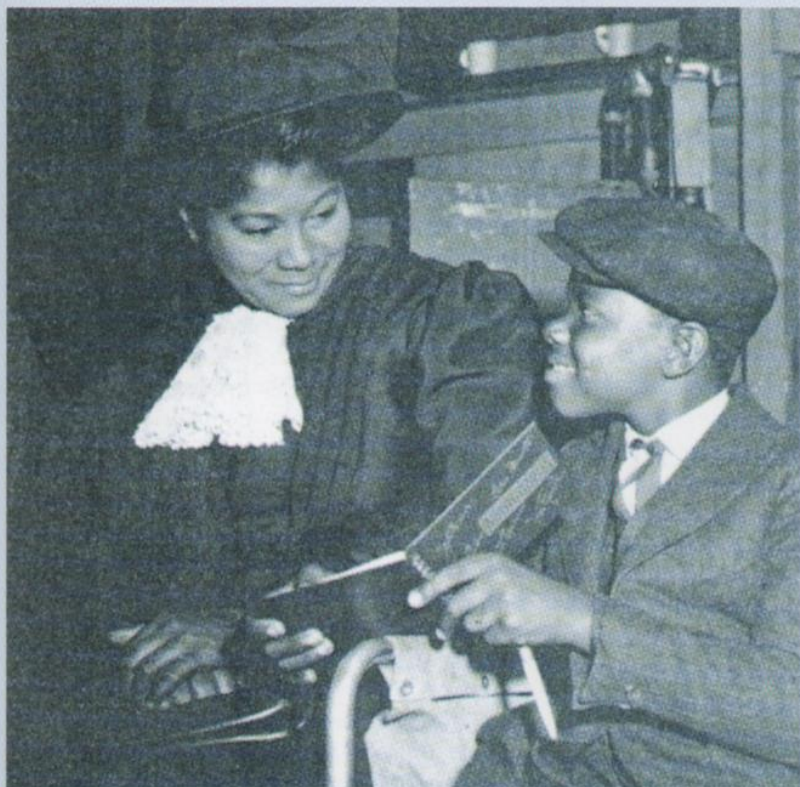
La simplicité des origines

Les premières années de la jeune fille manquent en fait de panache. Le jour de sa naissance, le 26 octobre 1911, l'accouchement a été difficile, au point qu'on a pu croire un moment qu'elle était perdue. Sa mère, Charity Clark, vit avec six sœurs dans un quartier pauvre de La Nouvelle-Orléans. Le

logement des Clarks est à la mesure de leurs modestes moyens : trois pièces et une cuisine pour loger toute la famille.

Le père de Mahalia, Johnny Jackson, a déjà femme et enfants et il est hors de question qu'il prenne en charge Charity et son bébé. L'une des sœurs aînées, Mahalia Duke Clark, prend donc le relais, en échange du





droit de léguer son prénom à sa nièce. Selon la légende familiale, Mahalia a commencé à réagir aux chants d'église avant même d'avoir appris à marcher. Pour ses 4 ans (l'année de la disparition de sa mère), elle entre dans la chorale de la Plymouth Rock Baptist Church, avant d'être recrutée quelques années plus tard par une congrégation plus importante de La Nouvelle-Orléans, la Mount Moriah Baptist Church.

Les musiques de La Nouvelle-Orléans

En grandissant, Mahalia ne se contente pas d'aborder les chants religieux assez sobres des baptistes. Elle leur préfère même les hymnes sanctifiés et... le blues de Bessie Smith ! Dans la Crescent City, tous les genres musicaux se côtoient et se mélangent : on écoute, bien sûr, du jazz avec les orchestres de King Oliver et de Kid Ory ; des brass bands animent parades, pique-niques et enterrements, et les Indiens Noirs chantent et dansent dans les rues à l'occasion du mardi gras. Pourtant, Mahalia n'entend pas pour autant s'éloigner du chemin qu'elle s'est fixée : chanter les

louanges du Seigneur. Comme elle aime à le répéter, il est écrit dans la Bible qu'il faut « faire un bruit joyeux pour le Seigneur ». Elle n'hésite donc pas à incorporer dans ses interprétations des rythmes et des mélismes ignorés jusqu'alors des fidèles baptistes.

À l'âge de 16 ans, comme beaucoup d'autres Noirs originaires des Etats du Sud, Mahalia s'installe à Chicago pour y vivre chez une parente. Elle commence par travailler comme blanchisseuse et femme de ménage, suivant parallèlement des cours du soir pour devenir esthéticienne. Le week-end, elle chante avec la chorale de la Greater Salem Baptist Church dont elle devient rapidement la première soliste.

Une rencontre marquante

Au début des années 30, sans renoncer à ses ambitions professionnelles, elle effectue chaque fin de semaine des tournées dans les églises de l'agglomération de Chicago, bouleversant son auditoire partout où elle se produit. Depuis quelques années, elle a sympathisé avec un jeune pasteur, le révérend Dorsey, qui partage sa

conception moderne du gospel : pour émouvoir les fidèles, surtout les plus modestes, on ne doit pas hésiter à proposer une musique qui emprunte sa force à la chanson populaire. Dorsey le sait mieux que quiconque, lui qui a longtemps fait carrière dans le blues sous le nom de Georgia Tom.

Dorsey est avant tout un compositeur de génie. S'appuyant sur les voix de chanteuses comme Sallie Martin ou Roberta Martin, il cherche à imposer son répertoire auprès des congrégations

« L'une des expériences les plus marquantes de ma vie aura été la découverte des églises sanctifiées que nous avons dans le Sud. »

Mahalia Jackson

baptistes du pays. Mahalia Jackson, mieux que toute autre, sait mettre en valeur son art.

Premier contrat

Dix ans après son arrivée dans la Windy City, Mahalia s'est fait un nom dans le monde religieux, au point qu'on la présente au producteur J. Mayo Williams. Afro-américain lui aussi, il est responsable des catalogues de musique noire pour la firme Decca. Il va choisir Mahalia pour lancer une nouvelle collection religieuse. Le 21 mai 1937, elle entre en studio avec la pianiste Estelle Allen et grave quatre titres.

Toujours à la pointe de l'innovation, elle suggère à son accompagnatrice de jouer de l'orgue sur *God Shall Wipe All*

◀ Mahalia Jackson sur le tournage de « Saint Louis Blues », en 1957, avec un jeune Billy Preston. Celui-ci, future star du rhythm'n'blues, incarnait W.C. Handy.

◀ Le révérend Thomas Dorsey accompagnant Mahalia Jackson. Tous deux partageaient une conception nouvelle du gospel.

BRASS BAND La patrie des brass bands est La Nouvelle-Orléans. La Crescent City a favorisé l'éclosion de ces fanfares colorées, souvent composées de plusieurs dizaines de cuivres : saxophones, trompettes, bugles, tubas ou hélicons. Les brass bands ont joué un rôle d'importance dans la naissance du jazz, permettant à de nombreux instrumentistes d'y faire leurs classes.



▲ Mahalia avec sa pianiste attitrée, Mildred Falls.

Tears Away et *Keep Me Every Day* – une proposition audacieuse pour l'époque dans le domaine du gospel. Très riches d'un point de vue artistique, ces débuts se révèlent décevants au plan commercial. Decca n'a pas cru bon d'en faire la publicité dans le principal périodique noir, le *Chicago Defender*, et les ventes sont assez modestes. Sa nouvelle carrière discographique permet à Mahalia d'élargir son auditoire et de se faire connaître à travers le pays. Au cours des dernières années de la décennie, elle est invitée à se produire dans des villes aussi diverses que Buffalo, Cleveland ou Birmingham, sans oublier La Nouvelle-Orléans où sa prestation est très attendue. Mais comme le chant ne lui permet pas de gagner sa vie, elle ouvre à la même époque un cabinet d'esthéticienne sur Indiana Avenue, dans le cœur du South Side de Chicago.

Toujours plus haut

L'existence de Jackson se poursuit selon la même trame pendant une dizaine d'années. La Seconde Guerre mondiale a été peu propice aux activités des

firmes discographiques et il lui faut attendre 1946 pour que de nouvelles perspectives s'offrent à elle. A l'automne, elle donne un concert au Golden Gate Auditorium de New York.

« Une fois que vous avez fini de chanter le blues, il ne vous reste rien de solide. Tandis qu'avec le gospel vous avez le sentiment de posséder un remède efficace contre les maux de l'existence. »

Mahalia Jackson

L'organisateur s'appelle Johnny Meyers et il possède un carnet d'adresses bien rempli. En particulier, il entretient des relations amicales avec Bess Berman qui dirige la compagnie Apollo, patrie d'artistes de rhythm'n'blues comme

Arnett Cobb ou Dinah Washington, mais aussi de groupes de gospel tels les Dixie Hummingbirds. Les premiers 78 tours de Mahalia n'obtiennent qu'un succès médiocre, mais la propriétaire d'Apollo croit cette fois suffisamment au potentiel de sa protégée pour lui donner une seconde chance.

Enregistré le 12 septembre 1947, *Move On Up a Little Higher* va exaucer les vœux de la productrice de Mahalia au-delà de toutes ses espérances. Jusqu'à ce jour, aucun enregistrement de gospel n'a connu un tel succès, le disque initial s'étant vendu à plus de 8 millions d'exemplaires !

L'apôtre du gospel

En l'espace de quelques semaines, Mahalia Jackson accède au statut de star et elle ne quittera plus le firmament. Consacrée « soliste officielle » de la convention annuelle des Eglises baptistes, elle ne peut honorer toutes les invitations qui lui sont faites. Sa réputation déborde très vite le cadre de l'Amérique noire, puis de l'Amérique tout



▶ Mahalia Jackson en compagnie de la chanteuse Dinah Shore.



court, pour se propager au Vieux Continent où les critiques français lui décernent le Grand Prix du disque de l'académie Charles-Cros, en 1950. Deux ans plus tard, elle effectue sa première tournée outre-Atlantique.

Lorsque le paquebot *United States* arrive au Havre, la jeune fille dépêchée par le Hot Club de France d'Hugues Panassié tend une énorme gerbe de fleurs à Mildred Falls, sa pianiste attirée, qu'elle a confondue avec Mahalia. En effet, pour raison de santé, celle-ci n'avait pu prendre le bateau et c'est à Orly qu'elle découvre le Vieux Continent. Paris, Lyon, Bordeaux, puis Londres l'accueillent et Mahalia s'empresse de prouver que le message du gospel est universel. A la salle Pleyel, elle est rappelée plus de vingt fois par le public, tandis que la reine Elizabeth et Winston Churchill lui font parvenir des messages d'amitié pour sa prestation au Royal Albert Hall.

Rester simple

Tout au long des vingt années suivantes, la course de Mahalia ne se ralentira pas, sinon lors de défaillances passagères dues à sa santé fragile. A New York, elle devient une habituée du célèbre Carnegie Hall, avant de conquérir les amateurs de jazz du Festival de Newport en 1958. Deux ans plus tard, elle donne deux concerts à guichet fermé pour les Filles de la révolution américaine – qui avaient pourtant snobé la cantatrice noire Marian Anderson vingt ans auparavant à cause de la couleur de sa peau.

Engagée par la Columbia dès 1954, elle anime son propre programme radio sur CBS, le dimanche soir, et répond à de nombreuses invitations à la télévision ; elle apparaît sur les écrans à plusieurs reprises, notamment pour une version filmée de *Saint Louis Blues*. Invitée à chanter pour l'investiture du président John Kennedy, elle devient surtout l'une des fans les plus ardentes du



UNE BONNE LEÇON

A ses débuts, Mahalia souffre de son manque d'éducation musicale. Elle décide donc de se rendre chez un professeur de chant réputé. Au terme d'une audition, ce dernier lui déclare : « A votre place, je renoncerais à chanter. » Il s'agira là de l'unique leçon reçue par celle qui se produira devant tous les grands de ce monde.

pasteur Martin Luther King. Elle aura d'ailleurs le triste privilège d'interpréter *Precious Lord Take My Hand* lors des funérailles du leader noir, le 9 avril 1968.

Lorsque Aretha Franklin chante à son tour cette composition du révérend Dorsey quatre ans plus tard, c'est en hommage à Mahalia, disparue le 27 janvier 1972 à l'âge de 60 ans. Chicago et La Nouvelle-Orléans organisent pour elle des cérémonies grandioses, à la mesure de son talent. Pourtant, Mahalia Jackson avait su rester simple et touchante jusqu'au bout, respectant son engagement chrétien. Comme elle aimait à le dire, elle n'est qu'« une femme ordinaire de Louisiane, capable de cuire le riz sans que les grains ne collent ».

◀ Avec Duke Ellington au Carnegie Hall de New York en 1956.

▼ Aretha Franklin : la « Lady Of The Soul » doit beaucoup à Mahalia.



◀ En 1965, Mahalia Jackson est reçue à la Maison-Blanche par le président Johnson. On reconnaît, à gauche, Mildred Falls et, à droite, l'organiste Edouard Robinson.

Un gospel revisité

A de nombreuses reprises, l'univers profane a tenté de séduire la chanteuse. Earl Hines, impressionné par sa puissance vocale lui propose de se joindre à son orchestre ; puis Frank Schiffman essaie par tous les moyens de la persuader de se produire dans son établissement de Harlem, le célèbre Apollo Theatre ; enfin, un club de Las Vegas l'invite, lui proposant la somme de 25 000 dollars pour surmonter ses scrupules !

En dépit de son refus systématique d'écouter les sirènes du show-business, les éléments les plus conservateurs de l'Eglise noire lui reprocheront toute sa vie d'avoir mis trop de jazz dans ses interprétations. D'un côté comme de l'autre, on perçoit que le gospel selon Mahalia Jackson est tout autant l'héritier du blues que celui

► Mahalia Jackson, une voix magique qui est restée marquée par le blues.

BLUE NOTE

Les notes bleues sont propres à la musique afro-américaine. En altérant les 3^e et 7^e degrés de la gamme, les musiciens noirs ont créé un climat nostalgique caractéristique du blues. On pense qu'il s'agit là d'un héritage de la gamme pentatonique (formée seulement de cinq tons) africaine, introduite en Amérique par les esclaves.

Après le succès considérable de « Move On Up », le nom de Mahalia Jackson est devenu synonyme de gospel dans le monde entier.



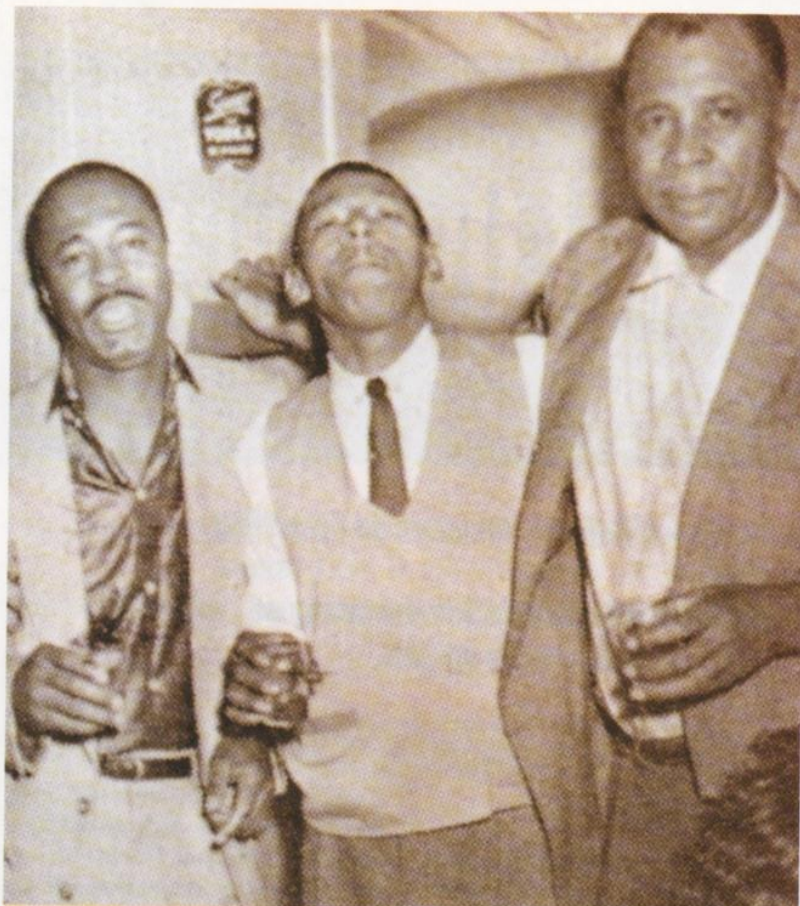
des spirituals. L'originalité de sa musique tient précisément à cette double origine.

L'héritage du blues

Comme le révérend Dorsey qui fut l'un de ses plus fidèles compagnons de route, Mahalia a subi l'influence des grandes chanteuses de vaudeville qui ont mis le blues au goût du jour à partir de 1920. S'il était impensable, dans le milieu très strict où elle fut élevée, d'écouter chez elle la moindre complainte amoureuse, la jeune femme a très tôt découvert les disques de Mamie Smith, de Ma Rainey et de Bessie Smith chez certaines de ses amies dont les parents étaient moins portés sur la religion. A Bessie Smith, qu'elle reconnaîtra plus tard comme ayant été son idole de jeunesse, la chanteuse a emprunté son timbre rauque et le côté poignant qui rend un titre comme *I'm Going To Live The Life* si pathétique. La sincérité absolue de sa démarche s'en est trouvée renforcée, alors que la puissance évocatrice de son message devenait immédiatement accessible, y compris à des publics étrangers qui ne comprenaient pas les paroles de ses chansons.

La ferveur pentecôtiste

Le second élément sur lequel la chanteuse a bâti son succès est la liberté vocale et rythmique qui caractérise les églises sanctifiées. « Ces gens n'avaient ni orgue ni piano, écrivait Mahalia Jackson dans ses Mémoires, et ils se contentaient d'utiliser des tambourins, des cymbales et des triangles. Tout le monde chantait en battant des mains et en frappant des pieds, avec tout le corps. Leur musique était si puissante et expressive que j'en avais les larmes aux yeux. » La bourgeoisie noire a longtemps méprisé ces pratiques vocales qu'elle jugeait excessives et indignes, préférant recourir à des techniques plus proches de celles de l'opéra. En familiarisant le grand public avec les cris, les blue notes et les rythmes syncopés qu'elle avait introduits dans son répertoire, Mahalia Jackson a donné au gospel toute la puissance qu'on lui reconnaît aujourd'hui.



◀ Le chanteur Brother John Sellers (à gauche) avec les bluesmen Little Walter et Sunnyland Slim.

AFFINITÉ Elle-même privée d'école, Mahalia Jackson a mis un point d'honneur à financer les études de jeunes gens défavorisés, par le biais d'une fondation créée après la guerre. Le premier et le plus fidèle de ses protégés est cependant entré dans sa vie bien auparavant. Mahalia rentrait chez elle un soir de 1934 lorsqu'un gamin des rues s'est planté devant elle, lui demandant si elle était bien la célèbre chanteuse de gospel. Elle proposa alors au tout jeune John Sellers de le recueillir à la condition qu'il aille à l'école. « Au début, elle ne comprenait pas pourquoi j'avais de si mauvaises notes, explique Sellers. J'ai fini par lui avouer que je n'avais jamais mis les pieds dans une école auparavant. »

Né à Clarksdale, dans le Mississippi, le 27 mai 1924, John Sellers a été séparé de ses parents à la suite

d'inondations du Mississippi. Elevé à Chicago dans le strict respect de la religion baptiste par une parente éloignée, il a commencé par chanter le gospel sous la tutelle de Mahalia avant de s'engager sur la voie du blues.

Curieusement oublié aujourd'hui, cet artiste à la voix chaude a pourtant connu un grand succès dans le Chicago de l'après-guerre, enregistrant pour Victor, King et Chance aux côtés de Willie Dixon, King Kolax et Sonny Thompson. A partir de 1954, il participe au mouvement de renaissance du blues, effectuant une première tournée européenne avec Big Bill Broonzy dès 1957. La popularité grandissante de bluesmen plus « authentiques » comme John Lee Hooker et Lightnin' Hopkins privera Brother John Sellers d'une carrière plus prestigieuse. Depuis, il a choisi de travailler comme musicien au sein de l'Alvin Ailey Dance Company.

We Shall Overcome

Au Festival d'Antibes, au cours de l'été 1968, Mahalia initia aux spirituals et aux gospels un auditoire essentiellement composé d'amateurs de jazz.

1 Didn't it Rain

Ce titre est un exemple de spiritual, chant religieux noir antérieur à l'émancipation des esclaves. Les spirituals étaient conçus pour chanter les louanges du Créateur et enseigner la Bible aux fidèles, mais, surtout, pour servir d'exutoire aux frustrations de tout un peuple asservi dont Dieu restait le meilleur allié. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette relation du Déluge et des tribulations de Noé n'est pas écrite de manière dramatique, mais bien au contraire comme un chant d'espoir et de joie.

2 We Shall Overcome

Cet ancien cantique, composé vers 1794, et souvent utilisé dans les églises noires au XIX^e siècle, avait été repris par des mouvements syndicaux avant d'être popularisé par les Weavers, le groupe folk de Pete Seeger, au lendemain de la guerre. En 1960, *We shall overcome* (« Nous vaincrons ») devient célèbre dans le monde entier lorsque des adeptes du pasteur Martin Luther

King en font l'hymne de la lutte pour les droits civiques. Ardente militante elle-même, Mahalia l'a chanté à de nombreuses reprises, profitant de ses récitals pour célébrer la cause des siens auprès du grand public.

3 Rusty Bell

Véritable tour de force vocal pour Mahalia dont la puissance vocale est à peine soutenue par l'orgue tout au long de ce solo majestueux. On peut clairement discerner ici sa technique des notes approchantes, la chanteuse évitant consciemment les paliers de la gamme pour monter vers la note juste, comme le ferait un violoniste.

4 If I Could Help Somebody

Mahalia retrouve ici ses racines baptistes pour interpréter ce cantique traditionnel, inspiré des compositions du théologien Isaac Watts. Martin Luther King avait l'habitude de dire que *If I Could Help Somebody* était son hymne préféré, et que la version qu'en donnait Mahalia Jackson était supérieure à toute autre. Cette interprétation lui donne

pleinement raison, la cantatrice profitant de la liberté que lui offre l'accompagnement au piano pour donner à certains mots une signification appuyée.

5 Holding My Savior's Hand

Le rythme très andante de cette composition est courant dans l'univers du gospel ; il est à la fois porteur de joie et de sérénité. Une tranquillité que Mahalia fait passer superbement en criant ici sa joie de savoir que le Sauveur nous tend la main, et qu'Il fera tout pour obtenir le salut de nos âmes.

6 This Is My Faith

Au cours de la seconde partie de sa carrière, au fur et à mesure que son public s'élargissait et qu'elle touchait un auditoire européen, Mahalia Jackson a incorporé dans son répertoire des pièces plus classiques, comme ce *This Is My Faith*, inspiré d'une mélodie de Chopin. Même dans un contexte aussi formel, la reine du gospel parvient à conserver une fraîcheur et un naturel souvent absents chez les chanteuses d'opéra.

7 Elijah Rock

Une nouvelle fois, Mahalia puise dans le répertoire des spirituals, prouvant son attachement pour un genre qui a contribué à la renommée du chant religieux noir. Mais alors que les spirituals sont souvent présentés par des ensembles vocaux comme les Fisk Jubilee Singers, la chanteuse donne une idée précise de la façon dont ils pouvaient être interprétés dans la simplicité des petites églises noires, au siècle dernier.

8 We Have Come a Mighty Long Way

La musique religieuse afro-américaine est traditionnellement à double sens. En plus de leur signification biblique, les spirituals font la relation des angoisses et des difficultés des Noirs. En chantant *We Have Come a Mighty Long Way* (« Nous arrivons de loin »),

Mahalia fait référence au peuple élu, mais aussi aux siens et à la lutte pour la dignité qu'ils mènent quotidiennement aux États-Unis.

9 How I Got Over

Ce titre de hard gospel (« gospel pur ») est l'œuvre du révérend Brewster, l'un des compositeurs les plus doués de ce siècle avec Thomas A. Dorsey. *How I Got Over* a été écrit peu après la guerre pour les Clara Ward Singers, alors le plus célèbre des ensembles de gospel féminins. Mahalia s'en est rapidement emparé, comme elle l'avait fait de *Move On Up*, autre composition de Brewster, qui lui avait assuré le succès en 1948. *How I Got Over* est typique du travail de Brewster, le tempo lent, presque pesant, du début laissant peu à peu la place à un rythme plus léger qui permet à la chanteuse d'improviser.

10 I Would Rather Have Jesus

Construit sur une trame mélodique similaire à celle de *In The Upper Room* (l'un des plus grands succès de Mahalia), cet acte de foi (« Je préfère Jésus à tout l'or du monde ») illustre la technique mise au point par la chanteuse : l'orgue crée une ambiance grave, le piano égrène des arpèges avec légèreté, la voix de Mahalia Jackson porte le tout et impose son rythme aux accompagnateurs.

11 Down By The Riverside

Cet hymne traditionnel est l'un des spirituals les plus connus du grand public, avec *When The Saints Go Marching In* et *Joshua Fit The Battle Of Jericho*. Une autre grande voix du gospel, celle de Sister Rosetta Tharpe, lui a donné toute son ampleur avant que Mahalia ne le popularise à son tour. Mal adapté au public noir qui trouvait que ces standards de la musique religieuse tenaient du cliché, un titre comme celui-ci trouvait en revanche toute sa résonance auprès du public blanc.

12 It's In My Heart

Les hymnes lents comme celui-ci sont des véhicules idéaux pour Mahalia, qui peut les façonner à sa façon. Elle truffe en particulier ses couplets d'interjections (« Halleluiah », « O ! Lord »...) qui donnent à son chant un caractère vivant, proche du climat poignant qui règne le dimanche dans les églises noires.

13 Come On Children, Let Us Sing

Les éléments les plus conservateurs de sa communauté ont fréquemment accusé Mahalia de ridiculiser l'Église noire en ayant recours aux rythmes du jazz et du blues. Ce gospel prouve que leur accusation est erronée. En popularisant le message, Mahalia a valorisé la culture des siens auprès du public international.

▼ La plus célèbre chanteuse du gospel moderne.

